

## LES RUSSES AU MONT ATHOS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

ANTOINE NIVIÈRE

La presqu'île du Mont Athos (ou « Sainte Montagne », en grec *Agion Oros*, en russe *Svjataja Gora*), au nord de la mer Egée, constitue depuis la fin du premier millénaire un des hauts lieux du monachisme et de la spiritualité chrétienne orthodoxe. Partie intégrante de l'empire ottoman à la suite de la chute de Constantinople, l'Athos jouissait d'une large autonomie, tant sur le plan civil que religieux. Les privilèges et les droits octroyés par les souverains byzantins avaient été maintenus par la Porte d'or, tandis que du point de vue canonique l'autorité spirituelle était exercée directement par le patriarche de Constantinople. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Athos était régi par sa septième *Typika* ou règle, adoptée en 1810. Selon cette charte, toute la péninsule se trouvait divisée en parcelles de terrains réparties entre vingt monastères souverains qui détenaient ensemble le pouvoir législatif, exécutif et administratif sur la péninsule. Réunis en une fédération, tous ces monastères étaient égaux en droits et disposaient d'une pleine indépendance, ne relevant d'aucune autorité hiérarchique, si ce n'est la tutelle nominale du patriarche de Constantinople. Les autres établissements monastiques de moindre importance, classés en trois catégories (les skites, au nombre de douze, les kellias et les kalyves ou ermitages), étaient situés sur le territoire de ces monastères souverains et leur étaient liés de fait. Tout en disposant d'une certaine autonomie interne, ils n'avaient pas accès aux décisions au niveau central.

La présence d'une communauté monastique russe au Mont Athos, dans sa forme contemporaine, remonte au milieu du

XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. En effet, bien que l'existence d'un couvent russe soit attestée dès le XI<sup>e</sup> siècle, cette présence fut remise en cause à plusieurs reprises dans l'histoire, de sorte qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle l'élément russe avait presque complètement disparu de la Sainte Montagne<sup>2</sup>. Il fallut attendre la paix d'Andrinople (1830), qui scella l'indépendance de la Grèce, pour voir renaître le monachisme russe au sein de la confédération hagiortite. Cette renaissance fut étroitement liée à divers événements extérieurs. Tout d'abord, le retour des Russes se trouva favorisé par la nouvelle politique impériale en Orient, qui faisait du tsar le protecteur des chrétiens soumis au joug ottoman et rétablissait un prestige jusque-là terni par une diplomatie hésitante. Deuxièmement, grâce au traité d'Andrinople, la route des Lieux saints, fermée depuis plus d'un siècle, s'ouvrit à nouveau à tous les citoyens de l'empire russe. Très vite ce mouvement prit les proportions d'un phénomène de masse, sous l'impulsion de la piété populaire russe illustrée par l'image du pèlerin errant (*strannik*).

### I. RAPPELS HISTORIQUES

Les premiers pas de la nouvelle communauté russe à l'Athos furent pourtant assez difficiles : plusieurs années durant, les quelques moines russes, souvent isolés et démunis de tout, avaient cherché à se regrouper dans un monastère. Toutes leurs tentatives se soldèrent par des échecs<sup>3</sup>. Finalement, en 1840, une vingtaine

1. Il n'existe pas à ce jour de monographie exhaustive sur l'histoire du monachisme russe à l'Athos. Les sources anciennes ont été réunies dans *Akty Russkogo na svjatom Afone monastyrja svjatogo velikomučenika i celitelja Panteleimona* (Kiev, 1873, 8 + XXIV + 616 p.), ainsi que dans les *Archives de l'Athos : Actes de Saint-Pantéléïmon* (Paris, 1980, éd. du CNRS, 2 vol.). On trouvera un bref aperçu historique chez A. Soloviev (*Histoire du monastère russe au Mont Athos*, Belgrade, 1933, 24 p. + 2 ill.) et aussi I. Smolitsch (« Le Mont Athos et la Russie », *Millénaire de l'Athos. Etudes et mélanges*, Chevetogne, 1963, vol. I, p. 279-318), plus récemment chez A. Prosfirmin (« Afon i Russkaja Cerkov' », *Žurnal Moskovskoj Patriarxii*, Moscou, 1974, n° 3, p. 2-25 ; n° 4, p. 5-15 ; n° 5, p. 8-12 ; n° 6, p. 12-18) que l'on complètera par l'importante bibliographie des ouvrages en langue russe sur le Mont Athos et la Russie établie par le même auteur (« Afon i Russkaja Cerkov' – bibliografija », *Bogoslovskie Trudy*, Moscou, 1976, vol. 15, p. 185-256).
2. À l'exception du skite de Saint-Elie, fondé en 1757 par le célèbre *starec* Paisij Velichkovskij, originaire de Poltava, et qui était habité par des moines ukrainiens.
3. En particulier, l'épisode malheureux du prince Anikita Širinskij-Šixmatov, qui dut quitter le Rossikon (cf. V. Žmakin *Putešestvie ieromonaxa Anikity, v mire knjazja S.A. Širinskogo-Šixmatova, po svjatym mestam Vostoka 1834-1836 gg.* SPB, 1891, p. 45-55), ou encore celui de l'higoumène Pavel, d'origine grand-russe, qui fut chassé par les moines ukrainiens du skite de Saint-Elie (cf. Igumen Parfenij. *Skazanie o stranstvii i putešestvii po Rossii, Moldavii i Turcii*, Moscou, 1855, t. 2, p. 220-226).

d'entre eux furent invités à s'installer dans le monastère Saint-Pantéléïmon, l'ancien couvent des Russes (appelé pour cela en grec *Rossikon*, en russe *Rusik*), tombé à l'abandon au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et occupé depuis par des Grecs. Cette petite communauté allait connaître un essor remarquable grâce à l'impulsion donnée par son directeur spirituel, le père Ieronim Solomencev (1804-1885) <sup>4</sup>. L'écrivain et philosophe Konstantin Leont'ev, qui côtoya de près les moines athonites en raison des fonctions qu'il occupait dans les années 1870 au consulat russe de Thessalonique, nous a laissé un portrait saisissant de Solomencev : « Ferme, inébranlable, sans peur, entreprenant, à la fois audacieux et prudent ; un idéaliste convaincu et on ne peut plus actif ; aussi fort physiquement que moralement, encore très bien de sa personne même à un âge avancé <sup>5</sup>. » Mais le plus impressionnant résidait dans le charisme de ce simple moine et son aptitude à pénétrer la psychologie d'autrui. « C'était un homme à la volonté de fer. [...] Il discernait les sentiments de ses interlocuteurs, [...] il les comprenait avec profondeur, finesse et indulgence. Tout le monde le craignait, mais le cœur de chacun était attiré par lui <sup>6</sup>. »

Doté d'une personnalité exceptionnelle, le père Ieronim se révéla être non seulement un guide spirituel, mais aussi un bâtisseur et, surtout, un administrateur de talent. Dans ce domaine, il déploya une ardeur et une activité débordantes. Ayant réuni autour de lui un groupe énergique et discipliné, il sut se choisir de bons adjoints. Même les voyageurs occidentaux ne manquaient pas de remarquer les succès de cette équipe : « Ces moines russes forment une famille unie, respectueuse, aimant profondément sa patrie : cet instrument docile se trouve dans les mains de quelques directeurs spirituels, doués de rares qualités administratives <sup>7</sup>. » Dès 1841, un premier groupe de moines partit en Russie pour collecter les fonds nécessaires à la survie du monastère.

Le père Ieronim démontra alors pleinement ses capacités : non seulement il réussissait à attirer les capitaux, mais il savait aussi les

---

4. À son sujet voir S. Bolšakov, « Ieroskhimonakh Ieronim Solomencev – vozobnovitel' russkogo monašestva na Afone v XIX v. », *Vestnik Russkogo Zapadno-Evropskogo Patriaršego Ėkzarkhata*. Paris, 1963, n° 41, p. 52-62.

5. K.N. Leontjev, « Vospominanija ob arhimandrite Makarii », *Graždanim*. Moscou, 1889, n° 196, p. 6. Cet article a été ensuite repris par Leont'ev dans le recueil *Vostok, Rossija i Slavjanstvo*.

6. *Ibidem*, n° 206, p. 4.

7. E.M. de Voguë, *Syrie, Palestine, Mont Athos. Voyage au pays du passé*, Paris, 1878, p. 323.

gérer et les utiliser. La situation du Rossikon s'améliora d'une manière sensible, comme l'explique un journal phanariote, insistant sur le rôle majeur joué par l'élément russe dans cette entreprise : « En un assez court laps de temps, par l'intermédiaire des moines russes, les énormes dettes du monastère, qui dépassaient 800 000 piastres, ont été couvertes. L'amortissement des emprunts, commencé en 1840, a été terminé en 1866, malgré des intérêts importants. On a construit de nouvelles splendides églises, des bâtiments, des cellules, etc., tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du monastère ; on a consolidé et restauré les édifices anciens... en résumé, le monastère Saint-Pantéléïmon est devenu l'un des plus importants et des plus beaux couvents de la Sainte Montagne grâce au travail et aux efforts des moines russes <sup>8</sup>. » L'activité du père Ieronim ne se limita pas à la restauration des bâtiments. Dès que la situation financière le permit, il entreprit un important travail d'édition et répandit en Russie un grand nombre de brochures religieuses et morales ainsi que des recueils sur le monachisme athonite <sup>9</sup>.

Au fil des années, sous l'influence de cette littérature, on assista à un accroissement du flot des pèlerins russes. Nombreux sont ceux qui restaient à l'Athos définitivement ; quant aux autres, à leur retour au pays, ils racontaient avec enthousiasme leurs impressions, suscitant de nouvelles vocations. L'afflux était tel qu'en 1868 l'ambassadeur à Constantinople qui, jusque-là, avait favorisé l'extension des Russes sur l'Athos, fut contraint de prendre des mesures pour contrôler leur séjour <sup>10</sup>. En 1852, Saint-Pantéléïmon comptait quatre-vingts moines russes. En 1870, leur nombre s'élevait à environ trois cents sur un total de cinq cents. En 1885, à la mort du père Ieronim, ils étaient à eux seuls sept cents <sup>11</sup>.

L'affluence des postulants et la générosité des quêtes envoyées de Russie entraînèrent une augmentation du nombre des établissements russes sur l'Athos. Ainsi, la petite kellia de Saint-André, dépendance du monastère de Vatopèdi à l'abandon, fut achetée par

8. *Vizantis*. Constantinople, 1874, n° 1810, cité d'après une traduction russe des *Moskovskie Vedomosti*. Moscou, 1874, n° 33, p. 859.

9. Il convient surtout de mentionner les *Lettres d'un Hagiorite (Pis'ma svjatogorca*, 2<sup>e</sup> éd., Saint-Petersbourg, 1850, 281 + 251 p.) du père Sergej Vesnin (1814-1853), qui connurent un grand succès à l'époque et furent plusieurs fois rééditées. Sur leur auteur, moine et poète, voir *Russkie pisateli. 1800-1917. Biografičeskij slovar'*. Moscou, 1989, p. 437-438.

10. Cf. G. G. Smyrnakis, *O Agion Oros*, Athènes, 1903, p. 208.

11. Statistiques établies à partir des listes que nous avons consultées dans les archives du secrétariat du monastère Saint-Pantéléïmon au Mont Athos, grâce à l'obligeance du père David Cuber, secrétaire du monastère, aujourd'hui décédé.

deux ermites russes. Comme au Rossikon, de larges dons et de nombreuses vocations eurent vite fait de transformer l'humble ermitage en un riche et imposant couvent. Dès 1849, grâce à l'intervention d'un de ses puissants bienfaiteurs, l'historien Andrej Murav'ev, la kellia fut élevée au rang de skite, ce qui lui conférait une entière autonomie administrative<sup>12</sup>. Par ailleurs, de nombreux moines russes s'installèrent dans des ermitages dépendants de monastères grecs et slaves.

Cette expansion russe sur la presque île de l'Athos provoqua, de la part des Grecs, une vive réaction qui déboucha sur un conflit ethno-politique très dur. Jusqu'à présent, deux thèses continuent de s'opposer quant à l'origine de cette controverse. D'un côté, les historiens grecs dénoncent la propagation des couvents russes, n'y voyant qu'un instrument docile au service de Saint-Pétersbourg dans le dessein de transformer l'Athos en un centre d'influence russe dans les Balkans et le bassin méditerranéen<sup>13</sup>. De leur côté, les auteurs russes considèrent que toute cette affaire est le fruit de sentiments xénophobes attisés au sein de la population grecque par les puissances européennes, désireuses de contrer la politique russe en Orient<sup>14</sup>.

De fait, les voyageurs russes à l'Athos au début de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle témoignent de l'hostilité manifestée à leur égard par la population grecque, notamment dans les milieux monastiques, où aux traditionnelles difficultés relationnelles entre Grecs et Russes s'ajoutaient des griefs plus précis, en particulier, la confiscation par le gouvernement russe, en 1870, des propriétés athonites en Bessarabie et aussi l'attitude des milieux politiques et ecclésiastiques russes qui ne cachèrent pas leur préférence pour les partisans de l'autocéphalie lors de l'affaire du schisme bulgare (1872). Cet antagonisme latent se transforma en un conflit ouvert lorsqu'en 1870 le vieil higoumène grec du Rossikon, le père Gerasim (1770-1875), décida de choisir pour successeur le plus proche collaborateur russe du père Solomencev, le père Makarij Suškin (1821-1889). Les Grecs dénièrent aux Russes le droit à diriger le monastère Saint-Pantéléïmon, les éléments les plus radicaux

12. Sur la fondation et le développement du skite, voir *Letopis' Russkogo Svjato-Andreevskogo skita na Afone*, SPb., 318 p. (2<sup>e</sup> éd. augm. Scarborough, 1983, 568 p.).

13. Cf. A.E. Tachiaos, « Controverses entre Grecs et Russes à l'Athos », *Millénaire de l'Athos*, op. cit., vol. II, p. 159-179.

14. Cf. A. Prosvirnin, op. cit., n° 4, p. 8.

demandant même l'expulsion de tous les Russes de l'Athos<sup>15</sup>. Après une longue guerre de procédures, accompagnée de menaces et d'intimidations, l'affaire remonta jusqu'au tribunal du patriarche de Constantinople, où seule l'intervention énergique de l'ambassadeur, Nikolaj Ignatjev, permit aux Russes d'avoir gain de cause, en 1875. On accepta de leur confier entièrement l'administration du Rossikon et Makarij Suškin fut reconnu comme higoumène<sup>16</sup>. Bien que résolue juridiquement en faveur des Russes, cette longue dispute marqua profondément les esprits et laissa persister les rancunes.

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, la communauté russe accentua encore son rythme de développement. Poursuivant l'œuvre de leur maître, l'archimandrite Makarij et ses successeurs apportèrent au Rossikon une ère de prospérité : le couvent fut agrandi, ses dépendances restaurées. On ouvrit des représentations ou « métochions » (*podvor'e*) en Russie pour faciliter l'accueil des pèlerins et le transfert des dons. Cette croissance matérielle n'était pas propre au monastère de Saint-Pantéléïmon. Le même phénomène se produisit dans les skïtes qui, à leur tour, installèrent des métochions et agrandirent leurs bâtiments dans des proportions parfois démesurées : la nouvelle église de Saint-Élie, achevée en 1914, était prévue pour contenir trois mille personnes ; Saint-André, avec ses treize églises et son imposante abbatale dépassait en richesses les monastères grecs et même les laures de Russie, méritant ainsi son surnom de « Seraj » (d'après un mot turc signifiant « palais »).

Cet accroissement rapide, tant en hommes qu'en richesses, ne manqua pas d'attirer l'attention des autorités de Saint-Pétersbourg. L'action de la diplomatie impériale était triple : elle consistait à contrôler le mouvement des citoyens russes vers l'Athos – moines et pèlerins –, à limiter les dons venant de Russie et à protéger les avoirs des établissements russes. Cette surveillance était opérée, soit à partir des consulats de Macédoine et de Salonique, soit directement depuis l'ambassade de Constantinople. Les visites effectuées régulièrement par des membres d'institutions officielles (saint-synode, ministère des Affaires étrangères, armée, famille impériale, Académie des sciences) revêtaient l'aspect de tournées d'inspection ayant pour but de rappeler aux moines qu'ils étaient les

15. Il existe sur cette affaire une abondante littérature polémique. Sur le déroulement des événements de 1870 à 1875, voir Dmitrievskij, *Russkie na Afone* SPb, 1895, p. 178-200.

16. Cf. K. Leont'ev, *op. cit.* Voir aussi Kraskovskij I., *Otec Makarij (Suškin)*. Moscou, 1889, rééd. *Igumen russkix svjatogorcev. Žizneopisanie sxiarximandrita Makarija (Suškina)*, Moscou, 1998, 224 p.

représentants à l'étranger de l'empire des tsars et que leur comportement devait être à la hauteur de la mission qui leur était confiée. Compte tenu du flot permanent des pèlerins et de la grande mobilité de la population monastique, l'ambassade cherchait à prévenir le moindre désordre qui aurait forcément rejailli sur le prestige de la Russie dans cette partie de la Méditerranée.

Le contrôle avait aussi pour but d'endiguer, dans la mesure du possible, l'envoi des dons et aumônes qui, aux yeux de l'État, équivalaient à une perte substantielle de capitaux. Aussi le saint-synode n'autorisait-il les quêtes au profit de l'Athos qu'avec parcimonie : elles ne pouvaient être effectuées qu'à intervalles réguliers et étaient soumises à contrôle. Le plus difficile consistait à lutter contre les collectes clandestines opérées par les kelliotes, parfois à des fins personnelles. Une des préoccupations essentielles des autorités visait à protéger l'ensemble des biens mobiliers et immobiliers que ces dons, venus de Russie avaient permis d'acquérir. Le procès de 1874 est sur ce point révélateur : les Russes y refusèrent toute idée de partition du monastère qu'ils avaient restauré, embelli et agrandi par leurs seuls capitaux. De fait, la Russie considérait ses couvents de l'Athos comme un patrimoine national, puisque construits et entretenus uniquement grâce aux fonds et au travail des sujets de l'Empire.

## II. ORGANISATION ET GESTION

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après d'immenses travaux d'agrandissement, le Rossikon faisait figure de véritable ville plutôt que de simple couvent. Bâti au creux d'une petite rade de la côte ouest, il déployait une série de constructions hétéroclites, ajoutées selon les besoins, ce qui donnait à cet ensemble pittoresque l'apparence d'une vaste caserne avec ses vingt-sept églises et chapelles, son réfectoire de huit cents places surmonté d'un imposant clocher en « chatior », ses divers ateliers et entrepôts, ses immenses corps de bâtiments. Par la densité de sa population, le monastère équivalait effectivement à une petite ville. D'après les statistiques de janvier 1913, la communauté s'élevait à mille trois cents moines et novices, sans compter ceux qui servaient dans les nombreuses dépendances à l'Athos même et à l'extérieur, en Grèce, à Constantinople et en Russie. Il fallait encore ajouter à cet effectif quelque cinq cents ouvriers, grecs et bulgares, employés pour certains travaux. Vraie ville encore par toutes les installations artisanales, et parfois même les petites industries, qui avaient été introduites peu à peu pour répondre aux besoins d'une si grande communauté.

Dans son administration et son mode de vie, le monastère se rattachait à la règle cénobitique. Tout y était partagé en commun : le logis, la nourriture, le travail, la prière. Rien n'était laissé à l'initiative personnelle. À la tête du couvent se trouvait l'higoumène, considéré comme le père spirituel et l'administrateur général. Rien ne pouvait être fait sans son accord, lui seul décidait des charges et travaux confiés à chacun. En principe, il était élu à vie par une assemblée plénière appelée « synaxe » (*sobor*), à laquelle participaient tous les moines ayant prononcé leurs vœux définitifs. Toutefois, depuis l'élection du père Makarij Suškin, l'usage avait été légèrement modifié au profit d'un système de cooptation. Pour éviter tout problème de succession, on avait instauré la charge d'adjoint ou prieur (*namestnik*). Ce dernier, élu parmi les hiéromoines (moines revêtus de la prêtrise), était à la fois le plus proche conseiller de l'higoumène et son successeur désigné. À la mort du supérieur, le prieur devenait automatiquement higoumène, sans nouvelle élection. L'higoumène était assisté d'un « conseil des anciens » (*sobor starcev*) regroupant une douzaine de moines, élu par la synaxe et renouvelé périodiquement. Le conseil se réunissait pour examiner les affaires importantes et donner son avis à l'higoumène, mais, de fait, seul ce dernier détenait le pouvoir exécutif, les anciens ne formant qu'une chambre consultative.

Outre ce conseil, il existait tout une série de charges d'encadrement destinées à diriger les activités de la communauté dans ses différents aspects. La première place était tenue par le confesseur (*duxovnik*), choisi pour ses vertus ascétiques, son discernement spirituel et ses compétences pastorales. Selon la règle, chaque moine devait avoir un directeur de conscience, un *starec*, auquel il ouvrait quotidiennement ses pensées et demandait conseil, mais seul le confesseur était habilité à administrer le sacrement de pénitence. En raison des effectifs importants, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait plusieurs confesseurs, mais le premier d'entre eux gardait un rôle prééminent. Parmi les autres fonctions de premier plan, nous mentionnerons le doyen (*blagočinnij*), chargé de veiller au bon ordre, le trésorier (*kaznačej*), le secrétaire (*gramatik*, déformation du grec *grammateus*) et l'« antiprosope » (*antiprosop*), qui tous deux jouaient un rôle capital dans l'administration du monastère et devaient parfaitement parler le grec : le premier était en effet chargé de toute la correspondance officielle, le second représentait le monastère à l'assemblée générale des vingt monastères de l'Athos. À l'échelon inférieur, les postes étaient occupés par des gérants, appelés « économes », qui dirigeaient les différentes branches d'ac-

tivités quotidiennes. Ainsi, chaque atelier avait son responsable, de même que les entrepôts, l'infirmerie ou l'hôtellerie.

Sur le plan matériel, le Rossikon comptait parmi les plus gros propriétaires fonciers de l'Athos. Toutes les terres situées autour du monastère lui appartenaient. On y trouvait une dizaine d'ermitages et les ruines du couvent initial (*Nagornyj Rusik*), abandonné au XVIII<sup>e</sup> siècle, où s'était à nouveau installé un groupe d'une trentaine de moines pratiquant une règle de stricte observance. Tout ce territoire, couvert d'une forêt dense, était exploité par le monastère qui disposait de ses propres scieries. Sur le versant est de l'Athos, le Rossikon possédait le skite de Ksilurga, occupé par des moines bulgares, ainsi que les terres attenantes. Enfin, à l'entrée de la péninsule, une vaste propriété agricole s'étendait sur quarante hectares autour du métouchion de Kromitsa, créé par le père Makarij. Les vignobles et les oliveraies étaient entretenus par près de deux cents moines, dirigés par un économiste. À quelques kilomètres de là, sur une hauteur escarpée, s'élevait le skite de la Nouvelle Thébaidé, fondé lui aussi par Macaire. Ce site enchanteur abritait de nombreux ermitages ainsi qu'un vaste hospice. En 1913, le skite comptait jusqu'à deux cent cinquante moines. À l'extérieur de la péninsule, le Rossikon possédait deux exploitations agricoles (près de Thessalonique, à Kalamaria, et en Chalcidique, à Cassandra), qui permettaient d'approvisionner le monastère en céréales. Ainsi, grâce à l'entretien de ses différentes propriétés, le monastère parvenait à fonctionner en autarcie et à employer de façon productive l'ensemble de ses effectifs.

Afin de disposer d'une représentation permanente à l'extérieur de l'Athos, le monastère avait aussi ouvert des métouchions (vastes immeubles attachés à une église) à Constantinople, Odessa et Moscou. L'entretien de ces édifices était confié à quelques moines placés sous les ordres du fondé de pouvoir de la communauté, qui résidait à Odessa. Son rôle s'avérait particulièrement important, car il servait d'intermédiaire dans les relations entre le monastère et les autorités civiles et religieuses de Russie : il recevait et réexpédiait toute la correspondance ainsi que les commandes de matériels. Les sommes provenant des dons et collectes passaient aussi entre ses mains. Ses responsabilités sur le plan financier étaient d'ailleurs primordiales, puisqu'il avait pour charge de surveiller les capitaux du monastère, déposés sur des comptes d'épargne, et d'administrer les nombreuses propriétés mobilières et immobilières que le couvent possédait dans différentes régions de Russie. Les métouchions servaient aussi de centre névralgique à l'organisation des pèlerinages

vers l'Athos, assurant l'accueil des voyageurs et leur prise en charge.

Placés au deuxième rang dans l'ordre hiérarchique athonite, les deux skites russes, celui de Saint-André, situé au centre de la péninsule, et Saint-Elie, installé sur une colline boisée de la côte est, se trouvaient dans une situation plus délicate que le monastère de Saint-Pantéléïmon, en raison des liens de dépendance qui les unissaient à leurs monastères de tutelle, Vatopédi pour le premier et Pantokrator pour le second. Tous deux, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – début du XX<sup>e</sup>, tant du point de vue numérique qu'économique dépassaient n'importe quel couvent grec, y compris leurs monastères tutélaires<sup>17</sup>. Les relations entre skite et monastère étaient définies par une charte spéciale, un *omologion*, qui prescrivait les devoirs et obligations des deux parties l'une envers l'autre. Le skite, locataire du terrain, versait chaque année un bail d'occupation ainsi qu'une capitation au prorata du nombre de moines. Il ne pouvait pas acquérir de biens fonciers en son nom propre ; en cas d'extension, le droit de propriété passait directement au monastère tutélaire. Le skite avait la possibilité de recevoir des postulants sans restriction. En revanche, il devait obtenir une autorisation pour conférer les ordres ministériels. Le monastère s'octroyait un droit de regard sur maints détails de la vie quotidienne : la construction ou l'agrandissement des bâtiments communautaires, la possibilité d'utiliser une embarcation, l'exploitation des bois, etc. De son côté, il s'engageait à défendre les intérêts du skite devant les autorités civiles et religieuses et à lui fournir aide et protection. Ce rapport de force très fragile fut source d'interminables contestations entre les deux skites et leurs monastères de tutelle. Souvent les Russes cherchaient à outrepasser leurs droits, tandis que les Grecs rognaien le plus possible le moindre privilège (ce fut en particulier le cas à Saint-Elie, lors des grands travaux d'agrandissement de 1892)<sup>18</sup>.

Du point de vue administratif, chaque skite disposait d'une autonomie interne. Il était dirigé par un higoumène, appelé aussi en grec *dikaïos* (en russe *dikej*), élu par l'ensemble de la communauté. L'élection devait être ensuite validée et confirmée par les représentants du monastère tutélaire. En raison de l'importance des deux skites russes, leurs supérieurs reçurent, à partir des années 1870, le privilège de porter le titre honorifique d'archimandrite, à l'instar

17. En 1912, cinq cents moines, en majorité des Grands-Russiens, à Saint-André ; trois cents, exclusivement originaires de Petite-Russie (Ukraine), à Saint-Elie.

18. Th. Provatakis, *op. cit.*, p. 76.

des higoumènes des vingt monastères souverains. Dans la gestion du skite, le supérieur était assisté d'un conseil des anciens ou épitropes, constitué des principaux cadres de la communauté. Nous ne reviendrons pas ici sur les charges qui sont pratiquement similaires à celles décrites pour le Rossikon. Le monastère se réservait la possibilité d'intervenir dans les affaires du skite en cas de conflit interne ou si l'autorité de l'higoumène et des épitropes se trouvait mise en cause <sup>19</sup>.

Si, comme nous l'avons vu, les deux skites n'avaient droit à aucune propriété sur l'Athos, par contre ils possédaient d'importantes dépendances à l'extérieur. Saint-André comptait, sans doute, parmi les plus puissants couvents athonites : il disposait d'une vaste exploitation agricole en Chalcidique et de métochions à Saint-Pétersbourg, Odessa et Constantinople. Le skite ukrainien, moins riche, se contentait de métochions dans ces deux dernières villes et de quelques propriétés dans le sud de l'Empire russe. Toutefois, à la différence du Rossikon, qui vivait en relative autarcie, les skites dépendaient entièrement de l'extérieur. Par exemple, ils devaient consacrer une grande partie de leur budget à l'achat de produit de première nécessité (notamment le blé), généralement importés de Russie par l'intermédiaire de leurs économes à Odessa. Malgré cette situation toujours précaire, les deux skites connurent, au début du XX<sup>e</sup> siècle, une période de faste et de développement constant.

Les kellias formaient le plus petit groupement monastique de l'Athos. Il s'agissait de grosses fermes, comprenant des bâtiments conventuels, une église attenante et un terrain cultivable. Chaque kellia appartenait à l'un des monastères souverains qui la cédait sur bail à quelques moines (en général, de trois à sept personnes), réunis sous la direction d'un ancien ou *geron* (*starec*), responsable de la communauté. En 1902, sur les cent quatre-vingt dix-sept kellias de l'Athos, trente-sept étaient occupées par des Russes. Il fallait encore y ajouter cent quatre-vingt-neuf kallyves ou ermitages (sur un total de quatre cent soixante-neuf), plus petits (un ou deux moines) et sans terres cultivables. Ces établissements étaient disséminés sur l'ensemble de la péninsule.

---

19. À Saint-André, le rôle des épitropes était plus étendu et, surtout, l'higoumène pouvait être démis de ses fonctions si la majorité de la communauté le demandait. Ces dispositions, introduites à l'issue d'un désaccord entre les moines et l'archimandrite Feodorit, en 1875, étaient à l'origine d'une tension permanente à l'intérieur du skite ainsi que d'un certain laisser-aller, dont témoignent certains voyageurs russes (cf. A.A. Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 250-259).

L'acte de propriété était rédigé au nom du fondateur qui devait verser au monastère la somme convenue pour l'achat ou la location ainsi que la taxe de capitation. Le *geron* était assisté par un conseil composé de deux disciples dont les noms figuraient dans l'*omologion*. À la mort du fondateur, son adjoint devenait *geron* et l'on élit un nouveau troisième membre pour l'inscrire sur l'acte de propriété. Ainsi, la *kellia* se transmettait de moine en moine, après paiement à chaque fois d'une taxe équivalent à un tiers du prix initial. L'*omologion* précisait aussi les devoirs et obligations des *kelliotés* envers leur monastère. Ces conditions étaient particulièrement sévères : impossibilité d'hypothéquer la *kellia*, de construire ou restaurer les bâtiments sans autorisation, interdiction de couper du bois, etc. Si cet accord n'était pas respecté, le monastère se réservait le droit d'expulser les *kelliotés* à tout moment, sans même leur rembourser les sommes investies.

Ayant connu un développement rapide dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les *kellias* russes en vinrent souvent à dépasser, par leurs effectifs et leurs moyens matériels, leurs propres monastères de tutelle. Elles n'avaient rien à envier aux autres couvents quant à la prospérité ou au mode de vie et certaines disposaient même de métochions à Constantinople. Cet essor des *kellias* russes ne manquait pas d'inquiéter les autorités athonites tout comme le synode de Russie, mais pour des raisons différentes. Les monastères de tutelle regardaient avec mécontentement les *kellias* se transformer en institutions autonomes. Aussi essayèrent-ils d'en limiter le développement et des mesures visant à arrêter la vente des *kellias* aux moines russes furent adoptées. Les *kelliotés* devaient tenir compte également d'une forte opposition à leur égard en Russie même, notamment dans les milieux ecclésiastiques. Dès 1859, le métropolitain Filaret de Moscou avait mis en garde le saint-synode contre les abus en tout genre : « Le fait que des Russes se rendent parfois à l'Athos pour des motifs peu élevés, par exemple pour accéder au monachisme et au sacerdoce plus rapidement, ou pour y apporter de Russie des capitaux qui servent à l'achat de *kellia* [...] et au paiement de leurs frais journaliers, ne mérite pas d'être encouragé », écrivait-il<sup>20</sup>. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ces problèmes se posaient toujours avec la même acuité. Comme les *kellias* ne possédaient quasiment aucune source de revenu fixe, elles étaient obligées de se tourner vers la Russie pour obtenir l'aide matérielle nécessaire.

---

20. Mitropolit Filaret (Drozdov). *Sobranie mnenij i otzyvov*. Moscou, 1882, t. 4, p. 413.

Seules les collectes leur permettaient de subsister. Aussi, pour déjouer la surveillance de l'administration synodale qui contrôlait sévèrement les transferts de fonds vers l'Athos, les kelliotes avaient mis au point tout un système de soutien financier au moyen de lettres de quémande, dont ils inondaient tout l'empire<sup>21</sup>. Le synode avait fort à faire pour dénoncer ces réseaux clandestins et combattre les charlatans de toute espèce qui, souvent, en profitaient pour abuser de la crédulité populaire<sup>22</sup>.

### III. MODES DE VIE

Le mode de vie pratiqué dans les différents types d'établissements russes à l'Athos était assez identique, puisque tous appliquaient la règle cénobitique. Le temps se divisait en trois périodes consacrées à la prière, au travail et au repos. La journée de chaque moine commençait par l'office des matines récitées en pleine nuit, à 8 heures selon le comput byzantin. L'écrivain Vladislav Maevskij décrit ainsi la vie quotidienne au Rossikon : « Après avoir assisté debout pendant six ou sept heures aux matines et à la première liturgie, la communauté se dispersait afin de vaquer à ses activités et obédiences. La seconde liturgie n'était pas obligatoire pour tous. À son issue, vers 10 heures du matin, il y avait le repas commun au réfectoire où déjeunaient aussi les pèlerins [...]. Après le repas, il restait trois-quatre heures avant les vêpres. Dans cet intervalle, certains se reposaient, puis reprenaient leur travail. Les vêpres débutaient vers 15 heures. Elles étaient suivies du dîner, ensuite on allait à nouveau à l'église pour l'office du soir qui se terminait vers 20 heures. Et là, on n'était déjà plus très loin de minuit, quand la sonnerie du réveil nous rappelait à l'église pour la prière<sup>23</sup>. » De cette façon, la vie du moine était rythmée par le cycle des offices liturgiques, dans une sorte de tension constante qui ne lui laissait que peu de temps libre, d'autant plus qu'il devait encore se livrer, en cellule, à la lecture des Saintes Ecritures et à ses dévotions person-

- 
21. On trouvera une dénonciation de ces pratiques chez A.A. Dmitrievskij, professeur à l'Académie de théologie de Kiev et grand connaisseur du monde méditerranéen orthodoxe, dans « Russkie Afonskie monaxi-kellioty i ix prositel'nye o milostyne pis'ma, rassylaemye po Rossii », *Trudy Kievskoj duxovnoj Akademii*, Kiev, 1906, t. 3, n° 10, p. 67-107 et n° 11, p. 298-360 (éd. part. Kiev, 1906, 103 p.).
22. Cf. les mises en gardes officielles du synode, « Afonskie lžeinoki », *Cerkovnye Vedomosti*, Saint-Pétersbourg, 1903, n° 16, p. 510 ; « Afonskie kellioty », *Cerkovnye Vedomosti*, Saint-Pétersbourg, 1906, n° 49, p. 1622.
23. V.A. Maevskij, *Afon i ego sud'ba*, Madrid, 1969, p. 24.

nelles. Les jours de fêtes (fort nombreux, au demeurant), cette tension liturgique était poussée à l'extrême : on célébrait alors des vigiles solennelles qui ne duraient pas moins de dix à douze heures d'affilée, voir quinze heures.

Des célébrations accomplies dans leur stricte intégralité, le chant des chœurs puissants, les carillons à toute volée, l'éclat des ornements précieux et les dorures des icônes, tout cela faisait la réputation des couvents russes et l'orgueil de leurs résidents. Les récits des pèlerins s'accordent à dire qu'à l'époque les prescriptions de la règle cénobitique étaient observées avec la plus grande minutie. Il existait toute une série d'interdits qui avaient pour but d'affermir la volonté des moines dans le rejet des pensées et la lutte contre les passions. Par exemple, il était strictement prohibé de boire après les complies, de recevoir des visites ou de sortir du monastère sans la permission du supérieur, etc. Toute transgression entraînait une pénitence publique consistant en un certain nombre de métanies (prosternations).

Il est facile de discerner dans l'ensemble de ces attitudes ce fond de ritualisme (*obrzadoverie*), d'attachement à un formalisme liturgique tout extérieur si courant dans l'orthodoxie russe : « Le moine russe athonite accorde plus d'attention que nécessaire à l'aspect purement physique des exploits monastiques, ce qui porte atteinte aux activités spirituelles. Les jeûnes, les métanies, les offices prolongés semblent mieux lui convenir que le travail intérieur sur soi-même », affirmait le recteur de l'église de l'ambassade de Russie à Constantinople <sup>24</sup>. Cependant, il serait excessif de ne retenir que l'image de cette piété extérieure et de nier l'existence d'une véritable vie spirituelle parmi ces moines. Chacun était placé sous la direction d'un *starec*, auprès duquel il s'initiait à la tradition ascétique ainsi qu'à la pratique de la prière continue. Certains de ces pères, après des années d'efforts et de dépassement, avaient atteint un très haut degré de contemplation et de connaissance spirituelle, souvent même à l'insu de leurs contemporains <sup>25</sup>.

En dehors des célébrations liturgiques, les moines étaient tenus de participer aux divers travaux nécessaires à l'entretien de la communauté. Ces services ou obédiances (*poslushanija*) étaient distri-

24. Arkhimandrit Iona [Vukolov] (plus loin, Iona), *Svet s Vostoka. Pis'ma o cerkovnyx delax Pravoslavnogo Vostoka*. Saint-Pétersbourg, 1903, p. 21.

25. Sur ces pères spirituels, dont le plus connu, le moine Siluan (Antonov), a été canonisé par l'Église orthodoxe en 1988, voir Ieromonax Sofronij (Saxarov), *Starec Siluan*. Paris, 1952, 208 p.

bués par l'higoumène selon les capacités de chacun. Plusieurs petites industries s'étaient ainsi développées dans chaque couvent au gré des besoins. On trouvait donc des ateliers d'iconographie, de confection, de menuiserie, des forges, etc. Ces activités, dictées par le seul souci d'autonomie économique, conservaient cependant un niveau très artisanal. Seule la production d'icônes était commercialisée et connaissait un grand succès en Russie. Les moines aimaient à se regrouper par corps de métier, ce qui leur permettait de retrouver des liens communautaire plus étroits au sein de ces immenses établissements uniformes et impersonnels. Sans doute, leur productivité et leur ardeur au travail n'étaient-elles pas des plus grandes <sup>26</sup>, mais qu'est-ce qu'un jour lorsque l'on dispose de l'éternité devant soi !

L'activité des couvents athonites ne se réduisait pas seulement à la vie contemplative ou à l'entretien des vastes bâtiments et propriétés agricoles. Ils avaient su investir leur force morale et leurs moyens financiers au profit du développement de l'action sociale et éducative, tant sur l'Athos qu'en Russie. À l'Athos, cette action concernait essentiellement l'accueil et l'hébergement des pèlerins en route pour les Lieux saints. Ce phénomène avait pris, au début du siècle, l'aspect d'un mouvement de masse qui se trouvait entièrement géré et canalisé par la Société Impériale Orthodoxe de Palestine, fondée en 1882, et par la Compagnie russe des bateaux et du commerce, dont le siège était à Odessa. En accord avec ces organisations, les métochions d'Odessa se chargeaient des formalités administratives et de l'embarquement des pèlerins. Chaque semaine, un navire russe venait déverser le flot des voyageurs en provenance de Jérusalem ou directement de Constantinople <sup>27</sup>. Les principaux couvents mettaient à leur disposition des guides qui les accompagnaient durant leur périple à travers la péninsule. Le réseau des établissements russes répartis à travers tout l'Athos offrait des possibilités d'hébergement gratuit et plein d'attention. Hommes de toutes conditions sociales (l'entrée à l'Athos étant exclusivement réservée aux hommes), ils étaient ainsi plusieurs milliers à venir chaque année visiter l'Athos, cherchant à satisfaire leur curiosité comme à trouver une réponse à leurs interrogations spirituelles.

---

26. On trouve à ce sujet une critique sévère chez l'archimandrite Iona (*op. cit.*, p. 49 et suivantes).

27. L'ensemble des indications (tarifs, horaires, formalités) peut être consulté dans *Putevoditel' po svjatym mestam Vostoka. Rukovodstvo dlja russkix palomnikov, otpravljajuščixsja v Ierusalim, na Afon, Sinaj, v Car'grad i Rim*. Saint-Pétersbourg, 1910, 115 p.

Certaines communautés ne limitaient pas leur activité caritative à l'accueil des visiteurs et pèlerins, obligation reconnue pour tous par la charte athonite. Ainsi, le Rossikon et le skite de Saint-André avaient-ils ouvert des centres de soin, destinés aux ermites et aux moines-errants (*siromakhi*) qui parcouraient la montagne, sans abris fixes. Ils leur prodiguaient des soins médicaux et servaient d'hospices pour les indigents. Chaque semaine, à Saint-Pantéléïmon, un repas chaud était servi aux errants, quelle que soit leur nationalité, puis on leur distribuait un gros pain, une piécette de 40 kopecks et des vêtements neufs. L'accueil et l'hébergement gratuit des pèlerins, les soins et l'aumône offerts aux mendiants témoignent de l'attachement des moines russes aux traditions d'hospitalité et de charité. Cette action sociale s'étendait aussi à la Russie où, par l'intermédiaire de leurs métochions, les établissements athonites redistribuaient une partie de leurs revenus à travers des dons légués aux œuvres de bienfaisance ainsi qu'aux organisations missionnaires (en particulier à la Société Impériale Orthodoxe de Palestine).

Mais c'est surtout dans le domaine de la mission intérieure, visant à ranimer la foi et la pratique religieuse dans la société russe, que se distinguait le monastère Saint-Pantéléïmon. Ainsi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, furent publiés par ses soins de nombreux ouvrages patristiques traduits en russe, souvent pour la première fois, en particulier la *Philocalie (Dobrotoljubie)* (un recueil de textes ascétiques et mystiques, en cinq volumes) ainsi que les œuvres de l'évêque Feofan Govorov (1815-1894), célèbre directeur de conscience à l'époque<sup>28</sup>. En même temps que cette production de haut niveau théologique, les couvents athonites diffusaient également des textes religieux à caractère populaire. Ils éditèrent d'innombrables opuscules, brochures et feuillets traitant des principes de l'éthique chrétienne ou exposant les rudiments du catéchisme. Le Rossikon et le skite de Saint-André publiaient chacun une revue bimensuelle, le *Dušepoleznyj sobesednik*, tiré à 22 000 exemplaires, et les *Nastavlenija i utešenija svjatoj very xristianskoj*<sup>29</sup>. Ces publications étaient largement répandues en Russie, notamment dans les classes inférieures de la société (paysannerie, petite-bourgeoisie). Tout cela concourait à donner aux couvents de l'Athos une considérable influence, surtout parmi les couches de la population les

28. Cf. archimandrite Cyprien (Kern), *Les traductions russes des textes patristiques (Guide bibliographique)*. Chevetogne, 1957, p. 15-16, 19 et suivantes.

29. Pour le contenu détaillé de ces publications, voir les catalogues indiqués par A. Prosvirnin dans sa bibliographie, *op. cit.*, p. 211, n° 341 et 342.

plus fidèles à l'Eglise, qui s'avéraient particulièrement malléables à toute idée, du moment qu'elle était émise par les prestigieux moines de la « Sainte Montagne ».

Pourtant, dans cette vaste production littéraire, l'apport original des Athonites était des plus limité : l'essentiel des brochures était composé de traductions ou d'articles rédigés en Russie par des clercs sans instruction supérieure. Dans l'ensemble, le niveau culturel de la communauté était assez bas : selon I. Sokolov, on ne trouvait, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, guère plus de cinquante « intellectuels » sur les trois milles moines russes de l'Athos, et encore <sup>30</sup>.

Cette situation était le reflet de l'origine sociologique des moines qui, dans une proportion de 70 à 80 %, appartenaient à la paysannerie. Comparée à l'état tragique des campagnes russes, la vie à l'Athos apparaissait comme un idéal terrestre, tout en fournissant une assurance en l'au-delà <sup>31</sup>. Un observateur attentif expliquait ainsi cet engouement du paysan russe pour l'Athos : « On l'habille en soutane, on l'honore par des "Mon père", et qui plus est, un père athonite ! Il n'a pas de souci de famille ou d'impôts, personne ne lui crie dessus, ni ne trépigne à son encontre [...]. La perspective est vraiment tentante <sup>32</sup>. » Le reste de la population monastique provenait des couches de la petite-bourgeoisie (surtout des marchands et des boutiquiers de province). Il serait erroné d'affirmer, comme le faisait I. Sokolov, que ces derniers « ne se différenciaient presque en rien de la paysannerie <sup>33</sup> ». Au contraire, ne serait-ce que parce qu'ils avaient reçu un rudiment de formation (au moins la lecture et le calcul pour tenir la boutique de leurs parents), ils se distinguaient de la masse et fournissaient la majorité de l'encadrement : higoumènes, prieurs, secrétaires et économes. Les couvents, d'ailleurs, cherchaient à préparer avec soin leurs futurs cadres, recrutant parmi les jeunes postulants les éléments les plus doués et les envoyant apprendre le grec et la théologie, soit à l'Athoniade (séminaire situé à Karyès), soit à l'Institut patriarcal de Halki, au large du Bosphore. La figure du père Matthieu (décédé en 1911), ancien élève de l'Athoniade, se détachait tout particulièrement, en raison de ses connaissances et de sa rigueur scientifique : bibliothécaire du

---

30. *Op. cit.*, p. 186.

31. I. Sokolov, « Monasheskaja respublika », *Istoričeskij Vestnik*. Saint-Pétersbourg, 1903, t. 92, p. 186.

32. Iona, *op. cit.*, p. 42.

33. I. Sokolov, *op. cit.*, p. 186.

Rossikon, il était en correspondance avec des savants du monde entier<sup>34</sup>. Toutefois, une telle personnalité restait l'exception.

Ces simples moines avaient beau ne pas avoir la moindre instruction, ni la moindre culture générale, en matière théologique ils possédaient une connaissance acquise sur le tas des plus étonnantes. Pourtant rien ni dans la règle ni dans l'emploi du temps ne prévoyait une quelconque étude comme cela se pratique dans le monachisme occidental. Aussi est-ce principalement dans la liturgie, à laquelle ils consacraient de si nombreuses heures, que les Athonites puisaient leur source de connaissance. À force d'entendre, à l'église et au réfectoire, les textes des hymnographes byzantins et des extraits des Pères de l'Église, nombreux étaient ceux qui avaient atteint un remarquable niveau de culture spirituelle<sup>35</sup>. Lors de la querelle onomatodexe, les moines russes de l'Athos firent preuve de leur parfaite connaissance des écrits patristiques, n'hésitant pas à contredire évêques et théologiens réputés. Le père Antonij Bulatovič, chef de file et idéologue des onomatodes, rapporte d'ailleurs, comment ces « *lapotniki*<sup>36</sup> » venaient lui apporter toutes sortes de citations tirées de leurs lectures personnelles<sup>37</sup>. Souvent, les moines accompagnaient les textes des Pères de leurs propres commentaires, ce qui ne manquait pas d'inquiéter les autorités ecclésiastiques. Déjà, en 1902, l'aumônier de l'ambassade à Constantinople mettait en garde le synode de Russie : « Du fait de l'incapacité à saisir la profondeur des écrits ascétiques, de nombreux écueils et tentations peuvent surgir et surgiront. Il est très facile de tomber dans l'orgueil<sup>38</sup>... ».

À la différence des peuples slaves des Balkans, présents au Mont Athos (Serbes et Bulgares), mais liés aux Grecs par des traditions communes et par la mentalité orientale héritée de quatre cents ans d'occupation ottomane, les Russes formaient un groupe distinct

34. Pur autodidacte, il parlait sept langues. Il corrigea les épreuves des éditions patristiques du monastère et enrichit la bibliothèque de manuscrits rares et d'innombrables ouvrages (cf. Dmitrievskij A. A., « Russkij Samorodok na Svjatoj Afonskoj Gore », *Soobščeniya Imperatorskogo Palestinskogo Pravoslavnogo Obščestva*, (SIPPO), 1912, t. 23, p. 122-141.

35. Les riches bibliothèques fournissaient les ouvrages les plus prisés : Jean Chysostome, Jean Climaque, Ephrem le Syrien, Grégoire Palamas. Les auteurs ascétiques russes contemporains, comme Théophane le Reclus ou Jean de Cronstadt, étaient aussi très appréciés.

36. Terme péjoratif utilisé par Bulatovič pour désigner les moines d'origine paysanne, chaussés de *lapti*, bandes en écorce de bouleau, portés traditionnellement aux pieds par le paysan russe.

37. Ieromonakh Antonij (Bulatovič), « Moja bor'ba s imjaborcami na Svjatoj Gore », *Istoričeskij Vestnik*. Saint-Petersbourg, 1916, t. 145, n° 3, p. 669.

38. Iona, *op. cit.*, p. 52.

qui ne se fondait pas dans l'ensemble athonite, mais conservait ses usages nationaux, tant cultuels que culturels. Ce trait spécifique se manifestait partout, à commencer par le cadre de vie (des églises bâties dans un style néo-moscovite, dédiées à des saints russes, décorées d'icônes peintes dans le goût piétiste italianisant en vogue à l'époque) jusqu'aux moindres détails de la vie quotidienne (une cuisine « à la russe », du thé au lieu du café turc, etc.). Tout cela tranchait avec les lignes sobres du style byzantin et les coutumes orientales qui prédominaient dans les autres établissements athonites. Qui plus est, les liens politiques et religieux avec la mère patrie étaient soulignés à chaque célébration liturgique où l'on commémorait le tsar et la famille impériale ainsi que le saint-synode de Russie, au même titre que les autorités religieuses locales. Comme le remarque Igor Smolitsch, cette situation correspondait peut-être moins à une volonté délibérée de russifier la péninsule athonite qu'à l'expression de ce formalisme traditionaliste teinté de fierté nationale si fortement ancré dans la vie de l'Eglise russe <sup>39</sup>.

L'extension des intérêts russes à l'Athos trouvait son expression idéologique dans une sorte de nationalisme messianique. Ces théories reflétaient, d'une certaine façon, les tendances historiosophiques qui s'étaient propagées en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle, au contact du romantisme allemand et de la pensée hégélienne. Mêlant le déterminisme historique à une forte inclinaison mystique, le moine russe considérait sa présence à l'Athos comme le signe d'une élection particulière, une marque de la volonté divine. Le fait d'être éloigné de la patrie et plongé dans un entourage étranger sur le plan culturel, voire parfois inhospitalier sur le plan politique, renforçait ce sentiment de spécificité : la communauté russe accomplissait à l'Athos un véritable *podvig*, un exploit spirituel plus grand que celui de tout autre communauté <sup>40</sup>. L'autre trait fondamental de l'état d'esprit de l'Athonite russe tenait à une absence de contrainte, un sentiment d'entière liberté. Soucieux de la défense de son autonomie (la tutelle du patriarche de Constantinople était toute nominale, le saint-synode de Russie très loin, le jeu des autorités civiles russes ambigu), fort de sa supériorité nationale, culturelle et spirituelle, il s'était forgé une mentalité singulière. « L'Athonite, remarquait un ecclésiastique russe, est plus libre d'esprit et plus

---

39. I. Smolitsch, *op. cit.*, p. 301.

40. Nous trouvons de nombreux échos de cet état d'esprit dans les récits de l'higoumène Parfenij (*op. cit.*, t. 2, p. 118 et suivantes), et dans les *Pis'ma Syjatorgorca* (*op. cit.*, p. 150 et suivantes).

indépendant matériellement, donc plus audacieux, plus entreprenant et plus énergique que le moine de Russie. C'est un genre particulier<sup>41</sup>. »

En tout cas, on ne peut que constater l'apparition dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle de ce que d'aucuns ont appelé un « Athos russe », lequel se distinguait nettement du milieu athonite ambiant en raison de ses particularismes religieux et culturels, de la densité de sa population, ainsi que du soutien politique et matériel qu'il recevait de Russie<sup>42</sup>. Cette période d'apogée de l'« Athos russe » se poursuivra jusqu'au début des années 1910. L'étude de l'organisation sociale et du mode de vie de cette communauté montre que, derrière cette apparente puissance, émergeaient déjà les germes de la crise qui allait secouer l'« Athos russe » lors de la querelle onomatodexe qui embrasa les trois principaux couvents russe de l'Athos sur fond de dispute théologique concernant la nature du Nom divin : contestation de l'autorité de la hiérarchie, tendance à une libre interprétation théologique, interventionnisme des autorités civiles russes<sup>43</sup>... Ainsi, au moment même où l'évolution de la situation politique dans les Balkans créait une ouverture propice à une redistribution des rôles et des responsabilités sur la péninsule athonite<sup>44</sup>, la crise onomatodexe allait mettre un terme brutal à cet

41. Iona, *op. cit.*, p. 52.

42. En 1902, les moines russes, au nombre de 3 600, dépassaient les Grecs (3 200) et les autres nationalités des Balkans (900 au total, Serbes, Bulgares et Roumains confondus). D'après les statistiques données par Sokolov, *op. cit.*, p. 962.

43. Sur l'affaire onomatodexe, voir notre thèse de doctorat *Le mouvement onomatodexe. Une querelle théologique parmi les moines russes du Mont-Athos (1907-1914)*. Université de Paris IV-Sorbonne, 1987, 482 p. dact., et une présentation résumée dans « L'onomatodexie : une crise religieuse à la veille de la Révolution », in *Mille Ans de Christianisme Russe. 988-1988*, Paris, Institut d'Études Slaves - Ymca-Press, 1989, p. 285-294.

44. L'idée d'une refonte des statuts de l'Athos fut une pièce constante sur l'échiquier de la diplomatie russe durant tout le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi les projets visant à établir un rapport de forces plus favorable aux moines russes au sein des institutions communautaires athonites, les derniers en date sont celui – très radical – de la Confrérie des kelliotes russes, appuyé par l'ambassade de Russie à Constantinople, en 1911 (Voir X.K. Papasthatis, « The statute of the Athonic Russian Cells' brotherhood according to the Constitutional laws of Mount Athos », *Actes du 1<sup>er</sup> congrès international des Etats balkaniques (Histoire – XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles)*. Sofia, 1966, p. 523-538), et celui – plus modéré – du professeur Aleksej Dmitrievskij (Cf. A.A. Dmitrievskij, « Afon i ego novoe političeskoe meždunarodnoe položenie », SIPPO, 1913, vol. 24, p. 225-250.).

« Athos russe <sup>45</sup> » dont la lente agonie est évoquée avec beaucoup de sensibilité et de tendresse par l'écrivain Boris Zajcev à travers les belles descriptions rapportées d'un séjour à l'Athos, en 1928 <sup>46</sup>.

*Université de Nancy 2*

---

45. Six cent vingt-sept moines onomatodoxes, convaincus d'« hérésie », furent expulsés *manu militari* par les autorités russes en juillet 1913, et quelque deux à quatre cents autres quittèrent volontairement l'Athos dans les mois qui suivirent (cf. A. Nivière, *Le mouvement onomatodexe...*, *op. cit.*, p. 172-182).

46. B. Zajcev, *Afon*. Paris, 1928, 127 p.